Par e-mail : https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2023/06/09/dereglement-climatique-l-ouest-americain-en-premiere-ligne_6176820_4500055.html

Dérèglement climatique : l’Ouest américain en première ligne

Par Corine Lesnes (Corcoran, Phoenix, Salt Lake City envoyée spéciale)Publié le 09 juin 2023

ReportageDans l’Etat de Californie, miné par des années de sécheresse et de gigantesques incendies, un lac est apparu. En Arizona, les habitants vendent leurs chevaux faute de pouvoir leur donner à boire. En Utah, les mormons s’inquiètent pour leur agriculture au bord du Grand Lac salé. Les habitants de l’Ouest américain sont des nouveaux pionniers des bouleversements du climat.

Si le temps est clair et que la poussière des travaux agricoles ne voile pas le ciel, les habitants de Corcoran, en Californie, n’ont qu’à lever les yeux. La menace est là, impressionnante, au-delà des amandiers, des vignes, des pêchers qui font la richesse de la vallée de San Joaquin. Ces masses blanches accrochées aux sommets ne sont pas des nuages, mais des montagnes de neige. Une avalanche d’eau s’apprête à débouler de la Sierra Nevada.

Après un hiver de précipitations record et de températures sous la normale, la première vague de chaleur est arrivée sur la vallée centrale. Il fait 31 °C à Corcoran, bourgade de 14 000 personnes, qui vit de l’agriculture et de ses deux prisons (8 000 résidents) – et plutôt chichement, si on en juge par le nombre de magasins discount. Les habitants se préparent au *big melt*, la « grande fonte » des neiges, avec plus ou moins de flegme, selon leur caractère. *« Certains ont peur et d’autres pas »*, résume Sheila Reis, une comptable qui se place plutôt dans le camp des premiers.

Les plus inquiets se reconnaissent aux sacs de sable amassés autour des maisons – le comté en a distribué 217 000 – ainsi qu’à l’altimètre téléchargé sur leur portable. *« Là, je suis à 274 pieds »* (83,5 m), informe la jeune femme en ouvrant l’application qui lui permet d’évaluer ses chances de rester au sec si le niveau du lac continue de monter. Rien à craindre pour l’instant, mais le pire est à venir.

A quelques kilomètres, les deux fourches de la rivière Kings lèchent déjà dangereusement les pistachiers. Arrivé dans la région en 2017, Norberto Gonzalez vient de découvrir qu’il louait une maison dans une zone inondable. Le consultant politique s’est précipité pour prendre une assurance, en espérant qu’elle prendra effet avant le déluge annoncé.

Treize rivières atmosphériques

Selon les responsables du comté de Kings, 4,4 milliards de mètres cubes d’eau vont dévaler le lit des rivières avant la mi-juillet. Une course contre la montre s’est engagée contre les éléments. Sur les digues, au chevet des ponts, le long de la ligne de chemin de fer qui conduit de Fresno à Bakersfield, les bulldozers s’activent. A Corcoran, où le complexe pénitentiaire est aux premières loges de la montée des eaux, la municipalité a produit un effort herculéen pour surélever de 1,20 mètre la digue qui entoure la localité sur vingt-trois kilomètres.

Après avoir rechigné – c'est la deuxième fois que l'Etat est appelé à la rescousse en trente ans –, le gouverneur de Californie Gavin Newsom, a promis, le 11 mai, de financer les travaux. Il en coûtera 17 millions de dollars (16 millions d'euros) aux contribuables californiens.

Treize rivières atmosphériques, ces bandes d'air chaud qui déchargent des trombes d'eau, ont frappé la Californie entre fin décembre 2022 et mi-mars, provoquant des inondations du nord au sud de l'Etat. A Corcoran, l'eau n'a jamais reflué. Le lac Tulare, un lac fantôme dont nul habitant de plus de cinquante ans ne se souvenait avoir vu la trace, a resurgi, événement sans précédent depuis 1983. Le 20 avril, il s'étendait sur 250 kilomètres carrés. Un mois plus tard, il atteignait 466 kilomètres carrés, soit la superficie du lac Tahoe, le grand lac alpin du Nord californien.

Le lac ressuscité est devenu un endroit touristique. On vient faire des selfies au bord des vaguelettes qui mordent l'asphalte, un peu plus gourmandes tous les jours. Gavin Newsom, qui a visité Corcoran le 25 avril, a jugé le spectacle *« surréaliste »*. A la sortie de la ville, la 6e Avenue ne va plus nulle part ; la chaussée tombe à l'eau. Au numéro 29750, le ranch Hansen – établi en 1907 – est devenu une marina où sont ancrés, non pas des bateaux mais des tracteurs.

Plus de neige qu'en soixante-dix ans

« On pourrait penser que le pire est passé, a déclaré le gouverneur. *En fait, c'est l'inverse. »* Derrière lui, passaient des bateaux à fond plat : ceux de la compagnie électrique PG & E, dont 150 pièces d'équipements et sous-stations ont été avalées par les eaux. Pour récupérer ses transformateurs – de 540 kilos chacun –, l'entreprise a été obligée de recruter des plongeurs. Les pièces sont sorties de l'eau à l'aide d'hélicoptères de levage Chinook.

En quelques mois, la Californie de la sécheresse est devenue la Californie des inondations. Les incendies gigantesques, ces mégafeux qui génèrent leur propre climat, ont fait place aux pluies torrentielles et aux blizzards apocalyptiques. L'enneigement, dans le sud de la Sierra Nevada, a été trois fois plus important que la moyenne.

A 90 kilomètres de Corcoran, les séquoias du parc national, ces géants qu'il avait fallu protéger des incendies en septembre 2021, ont vu tomber plus de neige qu'en soixante-dix ans. Au printemps, a réapparu un phénomène qui était en voie de disparition : le *desert bloom*, la « floraison du désert ».

Avec la Californie, c'est tout l'Ouest américain qui se trouve aux avant-postes du changement climatique. De l'Arizona à l'Utah, du Nevada au Colorado, la région étouffait depuis 2000 sous une sécheresse sans équivalent depuis plus de mille ans. Cet hiver, elle a connu une pluviosité à laquelle elle n'était plus habituée. Les climatologues ont résumé les caprices des éléments d'une nouvelle expression : *whiplash weather*, ou « météo en dents de scie ». *« On me demande souvent pourquoi l'hiver est aussi insensé cette année. Franchement, je n'en sais rien »*, a avoué Daniel Swain, le spécialiste des événements climatiques extrêmes, après l'irruption d'un *« cyclone extratropical »* en mars dans la baie de San Francisco.

Dans la vallée centrale californienne, les premières pluies ont fait l'effet d'une bénédiction. *« Tout le monde était ravi »*, raconte Kayode Kadara, un responsable communautaire d'Allensworth, un village au milieu des champs, à 36 kilomètres au sud de Corcoran. Après la dernière tempête, la plus terrible, une tornade chaude, les jardins étaient submergés, les digues dépassées, les habitants exsangues. Depuis des années, ils n'avaient jamais vu que des ruisseaux vides. *« La seule idée qu'ils puissent contenir de l'eau était inimaginable »*, décrit-il, assis devant la petite maison en planches de l'association communautaire Allensworth Progressive. En catastrophe, les éleveurs ont

évacué des milliers de vaches. L’eau a recouvert des champs entiers de tomates et de coton. Le lac avait repris ses droits.

La réapparition du fantôme a frappé les imaginations. Le bassin avait connu les mammouths de l’ère glaciaire. Les représentations allégoriques le montrent comme un Eden californien, peuplé de cerfs de Tule, d’antilopes pronghorns, d’oiseaux migrateurs, de pélicans blancs, de grues, de coquillages, de tortues.

C’était le territoire de la tribu indigène yokut ; le plus grand lac d’eau douce à l’ouest du Mississippi. Il fournissait en poisson les pionniers de la ruée vers l’or (1849). Long de 120 kilomètres, large de 50, mais jamais très profond, il ne débouchait nulle part, comme une baignoire sans écoulement. Après l’arrivée des colons, à la fin du XIXe , le lac a commencé à rétrécir. Les agriculteurs ont pompé sans retenue dans les quatre rivières qui l’alimentaient. Les poissons se sont faits rares, l’eau est devenue salée.

Le 14 août 1898, le journal *The San Francisco Call* livrait la triste vérité : *« Le lac de Tulare n’existe plus. En quarante ans, il a disparu de la surface de la Californie. »* Il n’est plus qu’un *« désert de boue desséchée ».* Une quasi-oraison funèbre et une explication *: « L’eau qui devait aboutir dans le lac a été détournée pour les champs de coton et les pâturages. »*

La commune a périclité

Pendant des décennies, le lac a été oublié, d’autant qu’un barrage avait été construit en 1954, à Pine Flats, pour retenir l’eau de la rivière Kings et faciliter l’agriculture. *« Personne ne pensait au changement climatique »,* explique le biologiste Robert Hansen, spécialiste depuis plus de trente ans de l’hydrologie du comté de Tulare. Une première alerte, en 1969, a vu une modeste réapparition du lac, puis une autre, plus importante, en 1983 : à chaque fois à la suite d’un hiver exceptionnellement pluvieux.

A Allensworth, l’histoire a ressurgi en même temps que le lac fantôme. Le village a été fondé en 1908 par le colonel Allen Allensworth, un ancien esclave engagé dans l’armée nordiste pendant la guerre de Sécession. L’officier voulait donner aux Noirs une communauté où prospérer en paix. Six ans plus tard, il était renversé par une motocyclette près de Los Angeles, dans ce que ses descendants n’ont jamais considéré comme un accident.

La Pacific Farming Company, qui lui avait vendu le terrain, n’a pas honoré sa promesse de creuser des puits adéquats. La commune a périclité. Aujourd’hui, Allensworth est peuplé à 90 % de familles d’ouvriers agricoles latinos.

Mépris des populations vulnérables

Tekoah Kadara, son père, Kayode, et son oncle le pasteur méthodiste Dennis Hutson ont entrepris de relancer une agriculture respectueuse de l’environnement, débarrassée des pesticides qui donnent à la Vallée centrale la pire qualité de l’air de Californie. Allensworth est un îlot progressiste dans un bastion républicain. Dans le reste du comté, des panneaux accusent encore le gouverneur et ses amis démocrates d’avoir *« créé la sécheresse »* : pendant la pénurie, ils ont réservé une (petite) partie de l’eau à la sauvegarde de la biodiversité au lieu d’en attribuer 100 % aux fermiers.

Le village est aux aguets. En mars, les habitants ont découvert qu’une ouverture avait été creusée dans la digue qui les protège, le long de la voie ferrée, pour diriger les eaux de leur côté. Une action intentionnelle, opérée dans la nuit à l’aide d’une pelleteuse. L’engin avait laissé des traces de pneus.

Les coupables ont été – officieusement – identifiés, mais personne n’a été poursuivi. Tekoah Kadara accuse les grands propriétaires terriens de chercher à épargner leurs cultures au mépris des populations les plus vulnérables. Depuis, il a acheté un drone pour surveiller lui-même la montée des eaux.

A Corcoran, ce sont les hommes de main du géant de l’agriculture J.G. Boswell qui sont intervenus avec des pompes pour protéger leurs cultures. Les responsables du comté ont dû aller ouvrir une brèche sur les terres de la compagnie pour éviter que l’eau ne se dirige vers la localité, comme ils s’en sont expliqués lors d’une réunion houleuse le 18 mars avec ces exploitants agricoles.

Le niveau du bassin de Tulare s’est effondré

Boswell est le premier producteur de coton des Etats-Unis. Son fondateur, James Griffin Boswell, le fils d’une famille de propriétaires d’esclaves d’Atlanta (Géorgie), est arrivé en Californie en 1921. Les tomates et les pistaches ont en partie supplanté le coton, mais la mentalité « impérialiste » est restée, selon l’expression de Mark Arax et Rick Wartzman, auteurs d’un récit sur l’ascension du magnat de l’agriculture (The King Of California : J.G. Boswell and the Making of A Secret American Empire ; Public Affairs, 2003).

En 1983, le lac s’était attardé pendant deux ans dans son ancien lit, jusqu’à son évaporation. Cette année, les experts n’excluent pas qu’il perdure plus longtemps, au prix d’une perte de plusieurs milliards de dollars pour l’économie californienne.

Le phénomène dit de *subsidence,* ou « affaissement du sol », a aggravé la situation. Pendant la sécheresse, les exploitants ont pompé la nappe phréatique avec une telle intensité que le niveau du bassin de Tulare s’est effondré de plusieurs mètres. Selon les experts de la Commission géologique des Etats-Unis, la localité de Corcoran s’est elle-même affaissée d’au moins 3,35 mètres depuis 2007.

Les puits des grandes exploitations agricoles descendent si profond que les autres, ceux des villages voisins comme Allensworth, ne recueillent plus que de l’eau chargée de sel. Les inondations actuelles ne pourront même pas reconstituer la nappe phréatique : le sous-sol du bassin de Tulare est en grande partie alcalin. *« Quand ils pompent, on peut entendre des bruits jusque dans la maison,* déplore le professeur Robert Urtecho, botaniste dont la villa – et le jardin aux trente-deux espèces d’arbres – se trouve au bord d’une plantation d’amandiers. *Jamais région n’a été aussi profondément modifiée. »*

Certains se prennent à rêver que le lac s’éternise. Qu’il revienne pour de bon, que réapparaissent les hautes herbes, les marécages, les lianes de Tulare, si réputées que l’acteur Johnny Weissmuller vint y chercher celles de son Tarzan. Une revanche de la nature sur l’agriculture, emblématique de l’hubris qui a accompagné le peuplement de la Californie.

En Arizona, rationnement drastique de l’eau

Miracle, il a plu ce matin, en Arizona. Une toute petite bruine, mais, sur la terrasse, les seaux sont à moitié remplis. Karen Nabity habite Rio Verde Foothills, une extension de la banlieue de Phoenix, entre sable et cactus géants, ces saguaros emblématiques du désert de l’Arizona.

De la terrasse qui entoure la maison, la vue porte jusqu'aux monts de la Superstition, à 70 kilomètres. La villa s'étend sur 345 mètres carrés, les canapés fauves disparaissent sous le plafond cathédrale. Tout irait pour le mieux s'il n'y avait pas pénurie d'eau. Les seaux ? Ils n'ont pas pour vocation d'arroser le jardin mais d'être utilisés dans la salle de bains.

Depuis le 1er janvier, la ville de Scottsdale, limitrophe de Phoenix, a cessé de fournir de l'eau à ses voisins, dont les résidents de Rio Verde Foothills. Le lieu-dit – quelque 2 200 maisons dispersées sur 4 660 hectares – est une zone *« non incorporée »* : il n'est rattaché à aucune commune et dépend directement du comté de Maricopa. Les habitants ne sont que trop heureux d'échapper aux impôts et aux règlements municipaux.

Jusque-là, les propriétaires de puits pompaient dans la nappe phréatique. Les autres, de 500 à 700 foyers, importaient l'eau par camion-citerne depuis Scottsdale, qui les laissait accéder, moyennant finances, à sa station de pompage. Tout a changé en 2022, quand l'Arizona a dû rationner l'eau, en raison de la baisse du niveau du Colorado, le fleuve qui assure 40 % de sa consommation. La municipalité de Scottsdale a décidé de réserver l'eau à ses 241 000 administrés plutôt qu'aux voisins *« non incorporés »* qui ne lui versent pas de taxes. *« Et c'est pareil pour toutes les villes des environs »,* se désole Karen Nabity, une agente immobilière qui a grandi entre ranchs et étalement urbain.

Livraison par camion-citerne

Les résidents cherchent frénétiquement des solutions. Ceux qui en ont les moyens sondent le sous-sol, bien que la nappe phréatique ait beaucoup rétréci, du fait du pompage intensif pendant la sécheresse. Début mars, un voisin a de nouveau tenté sa chance. *« Ils sont descendus jusqu'à 300 mètres et ont atteint le substrat rocheux. Pas une goutte d'eau »,* relate Karen Nabity, qui a fondé l'association de défense des habitants RVF Water Resources.

Le patron de la petite entreprise locale de transport d'eau, John Hornewer, a même essayé d'aller se fournir à Apache Junction, à une heure de route. Mais la station ne fonctionne qu'avec une machine à pièces. Il lui faut 87 quarters (pièce d'un quart de dollar, soit 25 centimes) pour remplir son camion-citerne de 22 700 litres. Un processus fastidieux qui l'a obligé a tripler ses tarifs depuis janvier.

Karen Nabity et son mari ont reçu leur dernière livraison le 19 décembre 2022 : 3 785 litres qui se sont ajoutés aux 11 300 restant dans leur citerne. Le 30 mars, la réserve était de 8 700 litres. Le couple espère que son régime draconien va lui permettre de tenir jusqu'à l'été. *« Chacun a le droit de tirer la chasse d'eau une seule fois par jour »,* détaille l'épouse. La douche est limitée à deux par semaine. Le lavage des mains ne doit pas prendre plus d'une demi-tasse d'eau (250 millilitres). La recette ? *« Utiliser du savon mousse et rincer au goutte-à-goutte »* : à force de frotter, les mains sont sèches. Le couple utilise 75 litres par jour. Sauf hier. Leur petite-fille est venue les voir. Karen Nabity a vu avec horreur le robinet couler à flots dans la baignoire. Résultat : 15 litres de plus au compteur !

Des propriétaires se sont fait berner

L’agente immobilière croyait avoir réalisé son rêve en faisant construire sa maison en 2014 sur cette terre occupée traditionnellement par les centres de dressage de chevaux et désormais mangée par les villas aux façades de stuc vendues 800 000 dollars. Elle savait qu’elle devrait faire venir l’eau par camion-citerne, un élément qui n’effraie pas les *westerners,* du moins ceux qui privilégient la magie du désert aux routes goudronnées et au tout-à-l’égout.

Dans les environs, d’autres propriétaires, venus prendre leur retraite au soleil, se sont en revanche fait berner. Certains promoteurs – surnommés *« wild cats »,* « chats sauvages » – ne les ont pas avertis du risque de pénurie d’eau. Depuis 1995, la loi oblige les vendeurs à justifier d’un approvisionnement en eau suffisant pendant cent ans, mais elle ne s’applique qu’aux lotissements de plus de six propriétés. Il suffit de consulter les annonces immobilières pour s’apercevoir que cela ne freine pas la construction des maisons individuelles. Une mention anodine décrit la source d’eau : *hauling,* ou « acheminement par camion ». A l’acquéreur de faire son enquête sur la fiabilité de la source d’approvisionnement.

Karen Nabity et ses voisins blâment le comté de Maricopa. Celui-ci n’a pas approuvé la demande des résidents de créer un district d’eau autonome, ce qui leur aurait permis de passer des contrats pour acheter de l’eau directement dès 2019. Le 15 mai, ils manifestaient une nouvelle fois devant le Capitole de l’Arizona, le siège de l’assemblée de l’Etat, pour obtenir le passage d’une loi qui leur permettrait d’échapper temporairement au rationnement. Mais leur projet ne fait pas l’unanimité. Plusieurs voisins, des irréductibles venus s’installer en territoire *« non incorporé »* pour éviter les réglementations, possèdent encore de l’eau dans leur puits. Ils craignent que leur privilège soit menacé par la création d’un collectif de résidents. Une querelle de clocher, mais dans l’Ouest, il n’y a pas de petite guerre de l’eau.

Fleuve réduit à l’état de squelette

L’Arizona est le premier Etat américain – avec le Nevada dans une moindre mesure – à subir les conséquences réglementaires du dessèchement du Colorado. Long de 2 330 kilomètres, le fleuve, qui dessert sept Etats américains et deux du Mexique, est réduit à l’état de squelette, victime de l’excès de pompage et du changement climatique. Sur son cours, le Lac Mead, entre l’Arizona et le Nevada, le plus grand lac de barrage du pays, est devenu le symbole de l’aridité du territoire, avec ses marinas désaffectées et ses cadavres (cinq !) revenus des profondeurs en deux ans. Le niveau du lac est devenu une hantise pour des millions d’habitants, qui comme Karen Nabity, en suivent les moindres jalons.

Tout est écrit dans la Loi de la rivière : le corpus de textes qui réglemente le partage de l’eau du fleuve depuis la signature du Colorado River Compact, en 1922. Si le niveau du lac Mead tombe sous le seuil de 328 mètres au-dessus du niveau de la mer, le Bureau of Reclamation, l’agence chargée de la gestion de la rivière, déclare une pénurie de catégorie 1. C’est ce qu’elle a fait en août 2021, une première depuis l’inauguration, en 1935, du barrage Hoover, qui a formé le réservoir. L’Arizona a perdu 18 % de son allocation en eau pour 2022. Le Nevada, 3 %.

En août 2022, le niveau est tombé à 320 mètres, une deuxième série de restrictions est entrée en vigueur. Le seuil critique est fixé à 273 mètres : à ce stade, les turbines de l'énorme centrale hydroélectrique du barrage Hoover, qui alimente Las Vegas (Nevada) et ses 42 millions de visiteurs annuels, ne tourneraient plus. Ce que les spécialistes appellent le stade de *« dead pool »*.

Le 15 mai, le relevé indiquait 320 mètres. Une remontée quasi miraculeuse, de 1,82 mètre depuis janvier, grâce aux précipitations exceptionnelles pendant l'hiver. Dans le bassin du Colorado, des millions de personnes poussent un énorme soupir de soulagement, mais les responsables de la gestion de l'eau sont loin de pavoiser. Le lac Mead est encore vide à 72 %. *« Le problème reste entier, s*ouligne Rebecca Bernat, l'administratrice de la Water Banking de l'Arizona, un organisme qui a été créé en 1996 pour stocker la portion d'eau non utilisée et recharger la nappe phréatique. *Même s'il pleuvait énormément, cela pourrait aider pendant une année, mais cela ne suffirait pas pour stabiliser le système et compenser le déficit créé par plus de vingt ans de mégasécheresse. »*

Premier arrivé, premier servi

Le Colorado River Compact a atteint l'âge de 100 ans en 2022. Face au changement climatique, il ne fonctionne plus : le fleuve a perdu 20 % de son débit depuis la signature du traité entre les sept Etats riverains (Colorado, Wyoming, Utah, Nouveau-Mexique, Arizona, Nevada et Californie). Mais nul n'ose envisager de modifier son principe de base, l'antériorité. Premier arrivé, premier servi : c'est la loi de l'Ouest.

A elles seules, les exploitations de l'Imperial Valley californienne, établies au XIXe siècle, ont droit à plus d'eau que l'Arizona tout entier. En 1968, quand celui-ci a voulu construire un réseau de 500 kilomètres de canaux, le Central Arizona Project, pour conduire l'eau du Colorado vers le centre de l'Etat et faire pousser luzerne et coton en plein désert - avec un financement fédéral -, la Californie a objecté. Elle n'a levé son veto qu'à la condition que son voisin soit le premier touché en cas de rationnement. On y est. Les agriculteurs d'Arizona n'ont reçu pour certains que 13 % de leur allocation habituelle. En Californie, en revanche, aucune restriction n'a encore été imposée aux exploitants, qui ont néanmoins consenti à quelques économies.

La compétition entre les deux voisins est historique. L'Arizona a d'abord refusé, pendant vingt-deux ans, de ratifier le Compact. En novembre 1934, l'Etat est allé jusqu'à déclarer la guerre à la Californie à propos de la construction du barrage de Parker, à 300 kilomètres au sud de Las Vegas. Le gouverneur a posté la garde nationale pour tenter d'empêcher les travaux décidés unilatéralement par le district de l'eau de Los Angeles afin d'amener le précieux liquide dans le Sud californien.

En 1952, les deux Etats se sont pourvus devant la Cour suprême. La haute juridiction a mis onze ans pour rendre une décision confirmant les quotas réservés à chacun : sur les 7,5 millions d'acres-pieds (9,3 milliards de mètres cubes) du Colorado alloués au bassin Sud, 4,4 millions doivent aller à la Californie, 2,8 millions à l'Arizona et 300 000 au Nevada (Las Vegas n'était encore qu'une bourgade en plein désert).

« Allez dire à un cheval d’arrêter de boire »

Aujourd’hui, la rivalité est exacerbée par l’aridification de la région. L’Arizona et cinq autres Etats demandent que le sacrifice soit partagé équitablement entre tous. Mais la Californie – 39 millions d’habitants, cinquième économie du monde – refuse de revenir sur la loi de la rivière et son privilège de « premier arrivé ». Le 22 mai, une trêve a été conclue entre les deux voisins. Les deux Etats, accompagnés du Nevada, se sont mis d’accord pour économiser 13 % de l’eau qu’ils pompent dans le Colorado. Cela, grâce à l’intervention du gouvernement fédéral, qui a promis 1,2 milliard de dollars (1,1 milliard d’euros) pour aider à convaincre les exploitations agricoles de laisser quelques cultures de coton ou de luzerne en jachère. La trêve n’est que provisoire. Une révision du Colorado River Compact doit intervenir avant fin 2026.

« La Californie devrait faire un geste et nous laisser plus d’eau », plaide Karen Nabity. Les chevaux ont besoin de 50 litres par jour et le prix du ballot de foin a triplé. *« Allez dire à un cheval d’arrêter de boire ! Les gens sont obligés de vendre leurs animaux. »* A ses yeux, le gouvernement fédéral n’a que trop attendu et Joe Biden, le président des Etats-Unis, devrait imposer un rationnement à tous les Etats riverains du Colorado.

« Il faut que le gaspillage cesse, insiste-t-elle. *On ne peut pas laisser le Colorado se dessécher. On ne peut pas arriver au point où les turbines du barrage ne tourneraient plus et où on serait obligés de subir des coupures tournantes d’électricité. »* Karen Nabity assure que, si elle a été capable de réduire sa consommation de 70 %, tout le monde peut réussir à économiser 20 %. *« Il y a urgence,* met-elle en garde. *N’attendez pas que les seaux soient vides. »*

Dans l’Utah, au secours du Grand Lac salé

En 2022, au bord du Grand Lac salé, dans l’Utah, la saison s’est mal terminée. Plus assez d’eau. Jeff Manwaring a dû hisser son bateau sur la berge à l’aide d’une grue : juillet n’était même pas fini. Cette année, il ne cache pas son excitation. Grâce aux pluies exceptionnelles de l’hiver, le niveau a remonté, son bateau est prêt à reprendre du service. Au programme de la première sortie de l’année : la découverte de l’univers *« unique et magique »* du lac, joyau mi-maléfique, mi-féerique de l’Utah.

L’excursion ne mène pas bien loin, pas même jusqu’au milieu du lac. Le bassin est gigantesque : plus de 100 kilomètres de long sur 45 kilomètres de large. Le bateau à fond plat se borne à s’approcher d’Antelope Island, l’île où paissent, non pas des antilopes, mais des centaines de bisons, descendants d’un troupeau de douze spécimens amenés en 1893 par les pionniers mormons. A ce stade de l’aridification de l’Ouest américain, Antelope Island n’est plus qu’une presqu’île entourée de cratères lunaires : il a fallu installer une clôture pour éviter que les bisons s’égarent du côté de l’aéroport international.

Le Grand Lac salé ne cesse de rétrécir. En trente ans, il a perdu deux tiers de sa superficie : victime du changement climatique, qui a réduit le débit des trois rivières qui l’alimentent, mais surtout de son pompage impitoyable pour les besoins de l’agriculture et de l’industrie minière. Selon la Great Salt Lake Strike Team, une commission de scientifiques réunie sous l’égide de l’université Brigham Young, le lac pourrait avoir disparu dans les cinq prochaines années.

En cette fin avril, les sommets de la chaîne Wasatch sont parés de neige. On fait encore du ski à Park City, là ou les stations, ces deux dernières années, avaient dû recourir aux canons à neige artificielle.

Silence de mort

Jeff Manwaring jure qu'il a déjà aperçu dans l'eau des embryons de *brine shrimp,* la minuscule crevette de saumure dont la larve dormante est exportée vers l'Asie et rapportait jusqu'à 60 millions de dollars (56 millions d'euros) par an à l'économie locale. En 2022, les petits crustacés ont disparu. Le lac était devenu trop salé : 19 % de concentration, soit 7 points de plus que la saturation optimale. Même les millions de mouches alcalines, la hantise des touristes, s'étaient évanouies et avec elles les oiseaux qui *« n'ont qu'à voler le bec ouvert pour se nourrir »,* comme dit le professeur Kevin Perry, de l'université de l'Utah. Plus le moindre buzz sur un lac qui est habituellement un havre pour dix millions d'oiseaux migrateurs. Un silence de mort.

Début juin 2022, le niveau du lac n'était plus qu'à 1 276 mètres au-dessus du niveau de la mer, alors que les scientifiques considèrent que le seuil critique pour l'empêcher de dépérir est de 1 280 mètres. Le gouverneur de l'Etat, le républicain Spencer Cox, a pris des mesures d'urgence. Des travaux ont permis de couper le lac en deux pour limiter le degré de salinité dans la partie Sud. L'été précédent, il avait demandé aux habitants de prier pour la pluie. *« Nous avons besoin d'une intervention divine. Nous avons besoin de pluie »,* avait expliqué Spencer Cox, mormon, comme deux tiers des 3,3 millions d'habitants de l'Utah et 80 % du personnel politique.

Dix-huit mois plus tard, le lac est en rémission grâce aux pluies hivernales. Le niveau a augmenté de 1,20 mètre. Mi-mars, à l'occasion de la conférence annuelle du Wallace Stegner Environmental Center de la faculté de droit à Salt Lake City, le gouverneur s'en est pris à ceux qui avaient tourné son appel en ridicule. *« Nous n'avons pas vu de chutes de pluie immédiates,* a-t-il admis. *Mais nous avons vu des gens, croyants ou non, qui ont immédiatement utilisé moins d'eau. »* Une logique qui selon lui a fait ses preuves : *« Les gens qui prient pour plus d'eau en consommeront moins. C'est dans la nature humaine. »*

Mobilisation œcuménique

La perspective de la mort de son lac éponyme a bouleversé Salt Lake City. Jusque-là, l'endroit n'attirait pas particulièrement les habitants de la ville riveraine, contrairement aux touristes qui venaient y flotter en se faisant l'effet d'être sur la mer Morte. *« Nous sommes plutôt tournés vers la montagne »,* relate la journaliste Heather May. Mais, aujourd'hui, tout le monde se retrouve derrière le mot d'ordre *« Save the Lake ».* Sauver ce pauvre lac rabougri en état d'extinction alors qu'il n'est déjà plus que l'ombre de l'immense lac Bonneville, qui recouvrait la région à l'époque du pléistocène, le dernier âge de glace. Actuellement, 2 070 kilomètres carrés du fond du lac sont exposés à l'air libre (vingt fois la superficie de Paris). Les tempêtes de poussière sont de plus en plus fréquentes et dégagent des particules toxiques naturelles ou liées à l'industrie minière. A terme, c'est Salt Lake City, la capitale de l'Eglise mormone et de ses dix-sept millions de fidèles dans le monde, qui est menacée.

Rarement a-t-on vu aux Etats-Unis une mobilisation pour l'environnement aussi œcuménique. Tout l'hiver, la société civile s'est bousculée au chevet du

malade. Des poètes sont venus lui consacrer des textes. Des lycéens, camper sur ses berges pour la première fois de leur vie. Début septembre 2022, le groupe de jeunes de l'Utah pour l'environnement U-Yes (Youth Environmental Solutions), a organisé un die-in près de Saltair, la station balnéaire construite par l'Eglise en 1893, aujourd'hui désertée. La mobilisation a pris l'allure d'une procession funéraire autour de pierres tombales en carton. *« Empoisonné à l'arsenic »*. *« Ma vie a moins de prix que la luzerne »*…

Arrosage des sacro-saintes pelouses

Tout l'hiver, des manifestations ont eu lieu sous la rotonde du Capitole de Salt Lake City pour presser les élus d'agir. Chaque réunion, fût-elle réduite à une dizaine de personnes, est couverte par les médias. Les douze principaux organes de presse de l'Utah se sont associés dans un consortium appelé Great Salt Lake Collaborative pour diffuser plus largement leurs enquêtes. Les articles sont en accès libre sur un site commun.

« On essaie de faire en sorte que les habitants aient toutes les informations, mais aussi de mettre l'accent sur les solutions », souligne Heather May, la directrice du projet. L'agitation n'a pas été vaine. Quatre-vingts pour cent des habitants de l'Etat se disent maintenant inquiets pour le lac, selon un sondage de septembre 2022. Les trois quarts des élus jurent vouloir faire davantage pour le sauver.

Dans un Etat aussi conservateur, on aurait pu s'attendre à une réaction climatosceptique. Il n'en est rien. *« Nous avons fait plus en deux ans pour économiser l'eau que depuis 1847 »* (l'arrivée des pionniers mormons), se félicite le professeur Brigham Daniels, un juriste spécialisé dans l'environnement.

L'assemblée de l'Utah a annoncé des investissements conséquents pour *« optimiser »* l'irrigation (200 millions de dollars), racheter les droits d'utilisation de l'eau (40 millions de dollars) et ensemencer les nuages pour générer de la pluie. A la déception des écologistes, les élus ne sont pas allés jusqu'à interdire l'arrosage des sacro-saintes pelouses pendant l'été.

« Bombe nucléaire environnementale »

Kevin Perry, professeur de sciences atmosphériques, est l'un des experts qui ont le plus contribué à la mobilisation générale. Dans son bureau de l'université de l'Utah, il conserve quelques-uns des 5 246 échantillons de sols qui l'ont aidé à éveiller les consciences.

Jusque-là, les biologistes s'époumonaient sans émouvoir au-delà des cercles écologiques, résume-t-il. *« Les gens disaient : "Bon, les oiseaux vont disparaître, la belle affaire. »* Après avoir noté une multiplication de tempêtes de poussière, il a enfourché son vélo en 2016 et entrepris le tour du lac. Deux ans et 3 700 kilomètres plus tard, ses analyses ont montré une accumulation de particules toxiques provenant de métaux lourds liés à l'industrie minière et *« susceptibles de voyager jusqu'en Europe »,* prévient-il.

Plus grave : de l'arsenic. Cet élément naturellement présent dans les sols de l'Ouest américain a ici une concentration dix fois supérieure au plafond déterminé comme dangereux par l'Agence américaine pour l'environnement. Depuis que le *New York Times* a cité les recherches du professeur et repris l'expression d'un élu qualifiant l'assèchement du lac de *« bombe nucléaire*

environnementale », l'inquiétude a gagné Salt Lake City. Une étude de l'université a déjà montré que les écoliers réussissent moins bien aux examens les jours où la tempête réduit la qualité de l'air.

Nathan Thacker, étudiant en histoire, s'est demandé comme beaucoup s'il était prudent de rester dans une ville où chaque coup de vent est susceptible de transporter une substance cancérigène comme l'arsenic. *« Il va y avoir des taux plus élevés de cancer, c'est sûr,* pense-t-il. *Si les responsables de la santé publique le recommandent, je partirai. »* Comme tous les jeunes mormons, il a été envoyé en mission évangélisatrice à l'étranger après le lycée. Pour lui, c'était la Suède. Il admet volontiers qu'il n'a converti personne. *« Ça a été l'inverse »,* rigole-t-il. A son retour, il a fait rayer son nom des registres de l'Eglise.

Le jeune homme critique les élus. *« On ne peut pas juste déverser de l'argent sur un problème. »* Pour lui, rien n'avancera si les responsables politiques n'ont pas le courage de limiter le développement. *« Nous sommes dans un désert et nous essayons d'y entretenir une croissance non contrôlée de la civilisation. »*

Impact sur les écoles, les commerces

Pour sauver le lac, les élus ont émis des idées, plus ou moins extravagantes. Construire un pipeline qui acheminerait l'eau du Pacifique par-dessus les montagnes (à un coût non révélé). Utiliser l'énergie nucléaire pour forer la nappe phréatique en profondeur. Eliminer quelques arbres : ne consomment-ils pas chacun 41 000 litres d'eau par an ? Le professeur d'économie Gabriel Lozada, de l'université de l'Utah, conseille d'écouter la loi du marché. *« Il est temps de faire intervenir des économistes »,* estime-t-il. En Utah, 82 % de l'eau sont utilisés par l'agriculture. Le foin et la luzerne en consomment les deux tiers. Or, ils n'assurent que 0,2 % du produit intérieur brut de l'Etat.

Dans un article de novembre 2022 (« Agricultural Water Use, Hay, and Utah's Water Future »), le professeur a livré ses calculs. *« En taxant chaque habitant à la hauteur de 80 dollars, on pourrait indemniser les fermiers pour qu'ils cessent toute culture de foin. Et on aurait encore beaucoup plus d'eau que nécessaire »* pour remplir le lac. Cependant, reconnaît le professeur, il faudrait pouvoir estimer les conséquences de la disparition de l'agriculture sur le monde rural dans son ensemble. L'impact sur les écoles, les commerces… Quoiqu'il en soit, ajoute-t-il, « *ce qu'un économiste dirait, c'est que si une ressource est rare, elle doit avoir un prix. Le plus simple serait d'instaurer une taxe sur l'eau.* »

Dans un Etat où cultiver la terre est consubstantiel de l'identité, limiter le rôle des agriculteurs est de toute façon inimaginable. L'histoire de l'Utah repose sur l'arrivée des pionniers de la doctrine de l'Eglise de Jésus-Christ des saints des derniers jours (le nom officiel du culte mormon), persécutés dans l'est du pays et qui n'ont trouvé de havre que dans ce bassin inhospitalier. Le gouverneur lui-même possède encore la ferme familiale de Fairview, où il cultive foin et luzerne, bien qu'il soit diplômé de droit et ex-dirigeant de l'entreprise familiale de télécommunications locales.

« Nous perdrions une partie significative de ce que nous sommes, du meilleur de nous-mêmes, si nous devions perdre nos fermes », a-t-il signifié. Le professeur Daniels renchérit : *« Agriculteur n'est pas forcément une profession que l'on choisit. On en hérite. »* L'Etat a ouvert un programme

de subventions pour ceux qui accepteraient d'abandonner leurs champs de luzerne. Personne ne s'est encore porté volontaire. *« Ce qui nous inquiète, c'est que, si on commence, on ne reviendra pas en arrière »,* explique Charles Holmgren, dont l'exploitation remonte à 1896.

Retour annoncé d'El Niño

Silencieuse pendant des mois, l'Eglise mormone, un des plus grands propriétaires terriens de l'Ouest américain, a fini par intervenir. Le 17 mars, l'évêque Christopher Waddell a solennellement annoncé une donation à perpétuité de 25 millions de mètres cubes pour renflouer le lac. En vertu de cette décision, l'eau de la rivière Jordan ne sera pas détournée pour irriguer les fermes de l'Eglise mais dirigée vers le lac. Le geste ne représente que 2 % du volume nécessaire, mais il a été compris comme le signe de la valeur que l'institution attache au sauvetage du lac.

Les dignitaires mormons entendent montrer l'exemple. Dans le cadre de la rénovation du temple de Salt Lake City, le monument aux flèches quasi gothiques endommagé par un tremblement de terre en mars 2020, le règlement architectural a été modifié. Les pelouses ne représenteront plus que 65 % des espaces verts qui entourent le temple, et l'arrosage sera limité entre juin et septembre. A l'échelle de l'Utah, c'est un pas important dans la défense de l'environnement. Ceux qui auraient la témérité de réclamer plus et plus vite ont été mis en garde par le gouverneur. *« On va voir des candidats faire campagne contre le sauvetage du lac,* a-t-il tonné. *Et ils seront élus ! »*

A l'approche de l'été, l'Ouest a les yeux rivés sur la météo. De Los Angeles à Phoenix, de Salt Lake City à Denver, les climatologues ont pris rang de stars. D'oracles, comme Daniel Swain, de l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), passionné par les éléments depuis décembre 1995 et le passage de la tempête la plus énorme qui ait jamais frappé la baie de San Francisco. Il n'avait que six ans ; dix ans plus tard, il lançait le blog Weather West qu'il tient toujours. Tous débattent du prochain phénomène annoncé : le retour d'El Niño, le système qui prend sa source dans le Pacifique Sud et revient périodiquement causer des perturbations climatiques extrêmes. Selon Daniel Swain, El Niño *« risque fort »* d'être particulièrement intense cette année. *« Mieux vaut se préparer »,* conseille-t-il.